

Le verger traditionnel fait de la résistance

Selon l'association environnementale Solagro, le pré-verger, qui associe pâturage et production de fruits de qualité, présente un intérêt économique méconnu.

« Le verger traditionnel a toute sa place. Ne serait-ce que pour des questions d'environnement. Le verger basse-tige, lui, subit jusqu'à dix-sept traitements chimiques. » Ce seul argument incite Philippe Pointereau, directeur du pôle agriculture de l'association environnementale Solagro, à défendre les pré-vergers, ces vergers haute-tige menacés par l'intensification et la spécialisation des productions.

Il l'a rappelé, au milieu d'autres experts, lors du colloque « Le pré-verger, un modèle d'agroforesterie », dernièrement, dans le pays d'Auge (Calvados).

« Nous avons aussi montré que le verger traditionnel présentait un rendement supérieur de 20 % à la production en basse-tige. » Parce que le verger permet d'associer une activité d'élevage sous une production de fruits (pommes, poires, prunes, mirabelles, etc.).

Treizième génération de producteurs

C'est le cas chez Patrice Giart, treizième génération de producteurs de calvados, cidre et pommeau, à Montreuil-en-Auge (Calvados) où les participants du colloque s'étaient déplacés.

Devant un public d'Européens prêts à développer les vergers haute-tige (peu fréquents en dehors des Asturies espagnoles ou du Bade-Wurtemberg allemand), l'éleveur augeron a détaillé le fonctionnement de son exploitation de 120 hectares, dont 30 de pommiers à haute-tige.

Un modèle gagnant à plus d'un titre. D'abord au regard de la biodiversité. « Nos vergers comptent une cinquantaine de variétés de pommes, conformément au cahier des charges de l'AOP pays d'Auge. Le cidre, c'est d'abord de l'assemblage pour arriver à une typicité de saveur », explique Patrice



À droite, Philippe Pointereau, de l'association Solagro. Au second plan, Patrice Giart, producteur de calvados et cidre AOP pays d'Auge en verger traditionnel.

Giart. « C'est aussi un élément de paysage que les gens réclament », confie Anne Grenier, participante au colloque et chargée de mission agriculture au Parc naturel régional de Lorraine qui abrite 23 000 ha de vergers traditionnels.

Gagnant, aussi, pour le respect de l'environnement. « On met juste un peu d'engrais avant la floraison : 40 kg d'azote par hectare. » Pas de pesticide. La ferme pourrait basculer sans difficulté en production bio.

Revers de la médaille : le rendement n'atteint que 10 tonnes de pommes par hectare. Mais c'est sans dommage économique. L'élevage rentabilise la ferme. Les bovins pâturent sous les arbres jusqu'à l'automne. Les 65 laitières produisent 400 000 litres de lait pour Nestlé.

Les 300 tonnes de pommes sont transformées en cidre, calvados et pommeau AOP. « On vend directement et à 80 % pour l'exportation,

notamment aux États-Unis, en Italie et en Hollande. L'activité cidricole assure un tiers du chiffre d'affaires. L'élevage, les deux tiers. »

L'éleveur, installé avec sa femme et sa fille, ne se plaint pas. L'Europe a bien compris l'intérêt des pré-vergers. Un projet baptisé ESTO (European Specialist in Traditional Orchards) recense les savoir-faire de cette production délicate afin de les communiquer au moyen de modules de formation.

Alors que les industriels réclament du volume et sont prêts à mettre plus de basse-tige dans l'AOP (actuellement 50 % maximum), le verger traditionnel fait de la résistance. C'est indispensable, selon Philippe Pointereau, car « quand les basse-tige ne seront plus rentables, les éleveurs n'hésiteront pas à passer à d'autres productions comme les céréales... Le pré-verger, lui, s'inscrit dans la durée. »

Guillaume LE DU.